

été bienvenu). Il n'y a pas que le médecin (ιατρός). Le pédotribe (entraîneur d'athlète) soigne parfois (foules, etc.). Le personnel soignant compte des aides ; *ἰητρεῦσσαι* est une sage-femme, mais aux compétences élargies (p. 33-35). La spécialisation n'apparaîtra qu'à l'époque hellénistique, de même que la vivisection de criminels ; la dissection d'animaux, dont on tire des analogies avec l'homme, et l'examen de squelettes sur les champs de bataille étaient connus. Ces pratiques remplaçaient mal l'anatomie, qui nous paraît fondamentale, mais qui ne retint guère l'attention des Hippocratiques. La deuxième partie examine les règles de cet art véritable : la médecine est une *τέχνη*, alliant savoir théorique et pratique rationnelle. D'où le refus de l'ignorance, de la cupidité. Les superstitions sont bannies et le médecin cherchera les causes naturelles d'une affection. Une explication rationnelle n'est pas toujours scientifique (p. 71 sur cette distinction) et, la nature étant d'essence divine, les superstitions réapparaissent. Certains historiens parlent de religiosité. Les Hippocratiques optent pour l'observation, à partir de laquelle une affection va être expliquée ; en cela, ils s'opposent aux philosophes, qui partent de postulats (on le voit en cosmologie), mais certains furent tentés par les postulats (p. 105-106). L'éthique médicale est l'objet de la troisième partie. Sa place est importante dans la *Collection hippocratique* et dans notre mémoire. Tout d'abord, le respect de la vie, que l'on n'interrompt pas. Ensuite, les soins doivent être apportés à tous les malades, à toutes les maladies, même incurables. Mais il y a des exceptions et des nuances, tout autant que pour la gratuité des soins. Du médecin, on attend efficacité et discrétion ; l'ostentation était répandue : le médecin éblouit par les figures complexes des bandages, par l'échelle censée remettre les os en place et d'autres façons (inefficaces) de secouer le malade. La médecine hippocratique a toutefois bien cerné l'attitude sage (et ô combien toujours d'actualité) de proximité avec la personne du patient. Écrit avec érudition et clarté, l'ouvrage dresse le tableau, non des avancées médicales (certaines sont néanmoins décrites), mais du milieu et des devoirs du médecin hippocratique. – B. STENUIT.

Paul J. BURTON, *Rome and the Third Macedonian War*, Cambridge, University Press, 2017, 15.5 x 23.5, 243 p., rel. £ 75, ISBN 978-1-107-10444-0.

Paul J. Burton (Canberra) signe ici la première monographie de langue anglaise consacrée aux événements capitaux de la Troisième guerre de Macédoine (172-168 av. J.-C.), un conflit qui a réaffirmé, de fait, l'hégémonie romaine sur le système méditerranéen hellénistique (Pol., 3, 4, 3). L'étude de P. J. Burton, qui suit une trame chronologique cohérente et équilibrée, est articulée en sept chapitres. Les trois premiers sont consacrés aux prolégomènes du conflit, faisant un survol des relations romano-macédoniennes aux III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles, avant d'aborder les règnes de Philippe V et de son fils Persée. Le cœur de l'ouvrage se trouve véritablement aux cinquième et sixième chapitres, dévolus à l'étude exhaustive des causes du conflit (p. 78-123) et au déroulement détaillé des hostilités (p. 124-172). Si l'A. revendique une présentation « agnostique » des différentes thèses élaborées au fil des décennies quant aux causes fondamentales de cette guerre, il n'en résume pas moins sa position (p. 121-123) en insistant sur la menace qui pesait alors sur la stabilité du système unipolaire hellénistique, alors dominé par Rome. Plusieurs événements convergents étaient à même de menacer le *statu quo* méditerranéen et d'alimenter l'insécurité du Sénat romain : le redressement militaire du royaume de Macédoine sous la conduite énergique du jeune Persée, qui s'était précédemment lancé dans une véritable politique philhellène (App., *Maced.*, 11, 4 ; 11,7) ; la déstabilisation économique de la Ligue étolienne vers 174 ; le regain des tensions entre l'Égypte et le royaume séleucide. P. J. Burton résume ainsi : *The disturbances on the periphery were slowly drawing the Romans into an increasingly dangerous situation there, which if not brought under control diplomatically, could force a potentially costly and bloody military intervention in order to shore up Rome's hegemonial position* » (p. 122). On se surprendra cependant – pour un historien qui a fait des pratiques et des normes diplomatiques un aspect central de ses travaux récents – que

P. J. Burton passe sous silence la politique déployée par Paul-Émile au lendemain de Pydna, et dont J.-L. FERRARY (1988, p. 547-565) avait déjà souligné l'originalité et l'importance. En effet, si l'A. revient dans le septième chapitre de l'ouvrage (*Aftermath*, p. 173-192) sur les conséquences politiques immédiates de la défaite de l'Antigonide, notamment le morcellement du royaume en quatre États (μερίδες) semi-autonomes (voir encore récemment J.-L. FERRARY [2017], p. 119-130), il ignore le « grand tour » de Grèce effectué par Paul-Émile, et particulièrement les grandes festivités panhelléniques organisées à Amphipolis en 167 (Liv., 45, 32, 8-11). Si, comme le note très justement P. J. Burton (p. 179-182), la victoire romaine à Pydna et la disparition de la monarchie antigonide ont consacré l'architecture unipolaire de la Méditerranée du II<sup>e</sup> siècle, la politique « philhellène » déployée par Paul-Émile, qui reprenait habilement les usages des grandes monarchies hellénistiques, fut sans contredit la manifestation diplomatique de cette réalité. Dans ce chapitre, il est révélateur de constater qu'à ces jeux d'Amphipolis, qui accueillirent des athlètes venus de tout le monde grec (Liv., 45, 32, 9), Antiochos Épiphane répondit en 166 par l'organisation de grandes festivités à Daphné en Syrie (Pol., 30, 25, 1), désireux de mettre en scène la puissance de son royaume (Diod., 31, Fr. 22) devant les prétentions hégémoniques de Rome. Au final, l'étude de P. J. Burton présente un compte-rendu équilibré de ce conflit capital, balançant habilement, dans l'enchaînement et l'explication des causes du conflit, l'approche constructiviste qui est la sienne (P. J. BURTON [2011]) avec une analyse plus traditionnelle basée sur la *Machtspolitik*. La lecture de cet ouvrage s'avérera nécessaire, d'autant plus qu'il entrouvre la porte sur une historiographie anglo-saxonne récente faisant le pont avec l'étude des relations internationales contemporaines (voir Eckstein [2006, 2008]), mais qui demeure à ce jour largement ignorée dans le monde académique de langue française. — P.-L. BRISSON.

B. GOFFAUX, *La vie publique des cités dans l'Occident romain* (Histoire ancienne), Rennes, Presses Universitaires, 2016, 16,5 x 24, 473 p., br. EUR 24, ISBN 978-2-7535-4317-1

La prematura desaparición de Bertrand Goffaux († 2013) ha dejado una obra inconclusa pero de considerable entidad e interés. Por ello, es una buena noticia que sus colegas y amigos hayan decidido publicar este volumen que recoge todos sus artículos publicados entre 1997 y 2013, así como uno inédito (cap. XV). B. Goffaux dedicó su carrera investigadora al estudio detenido del funcionamiento de las ciudades y la organización cívica en las provincias occidentales durante el Alto Imperio, argumento que ocupa un lugar de primer orden en la historiografía actual. El título del volumen, pues, no podría ser más acertado, así como la elección de repartir sus artículos en diferentes partes temáticas que representan bien los intereses del autor y muestran la coherencia del conjunto de su producción científica. El volumen se completa con un breve prefacio de J. Richardson y un postfacio de P. Le Roux en el que analiza la metodología y la obra de B. Goffaux, así como un elenco de toda su producción científica. — La Primera parte del volumen está dedicada a la *Construction publique et évergétisme* (cap. I-VI; p. 19-99). En el cap. I analiza el desarrollo de la construcción pública en Etruria en época augustea, mientras que el resto de capp. abordan cuestiones relacionadas con la promoción jurídica, el desarrollo urbano y el evergetismo en las ciudades de Hispania. La Segunda parte, *Épigraphie et mémoire*, recoge tres artículos (cap. VII-IX, p. 103-125) que abordan diferentes facetas del “discurso epigráfico” presente en los monumentos y edificios que ocupaban el espacio urbano de municipios y colonias. La Tercera parte, *Entre public et privé : Pouvoirs et formes associatives* (cap. X-XV, p. 149-266), presenta los estudios que el A. dedicó a la naturaleza, funcionamiento y lugares de reunión de los colegios que existían en el seno de los municipios y colonias provinciales (cap. X-XIII). Por último, la Cuarta parte, *Cultes publics et religion en péninsule Ibérique et en Gaule* (p. 267-388), presenta los artículos en que B. Goffaux estudió los cultos de las colonias y municipios de Hispania — bien el culto al *Genius* (cap. XVI), bien la organización de los cultos de *Augusta Emerita* (cap. XVII) —, la cuestión del culto conventual